– I –

DOM BERNARD DE MONTFAUCON*

Lorsque M. Jean Leclant m'a invité à participer au 6e colloque de la Villa Kérylos, je lui ai proposé, sans hésitation, de parler de Dom Bernard de Montfaucon, qui fut membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Certes, ce retour en arrière peut surprendre : Montfaucon a vécu sous les règnes de Louis XIV et de Louis XV, et son attitude face au message de la Grèce ancienne peut paraître bien éloignée de nos préoccupations d'aujourd'hui. Cependant, depuis plusieurs décennies, je sentais de mieux en mieux la dette que j'avais contractée envers le fondateur de la paléographie grecque, le créateur de ce terme de paléographie qui, malgré son apparence toute grecque, est un néologisme en français comme en latin[1].

Les textes de l'Antiquité, qui nous ont transmis la part majeure du message de la Grèce ancienne tel que nous le percevons aujourd'hui, sont parvenus à travers une série continue d'intermédiaires qui, pendant deux millénaires, ont été copiés à la main. La connaissance des formes variées qu'a connues l'écriture grecque pendant cette longue période est indispensable à la fois pour déchiffrer les manuscrits conservés et pour reconstituer, tant bien que mal, les intermédiaires perdus qui séparent ces manuscrits de l'exemplaire original de l'auteur. Pendant des siècles, la transcription s'est faite avec une seule préoccupation : « se conformer avec la plus grande fidélité au modèle à reproduire ». Mais l'attention du copiste est faillible, distractions et préoccupations se trahissent dans des erreurs de lecture, de mémorisation, de dictée intérieure, de mouvement de la main ; autant de causes de fautes auxquelles nul scribe n'échappe. Ces fautes rendent le texte peu compréhensible par endroits, et de copie en copie la situation empire.

Dès l'époque hellénistique les érudits ont senti la nécessité d'une révision des textes antérieurs, à commencer par les poèmes homériques. Les travaux 72
des savants alexandrins sont les premiers dans l'histoire de la transmission des textes grecs. Ils ont été poursuivis à l'époque impériale et dans certaines périodes du Moyen Âge byzantin. Mais c'est l'apparition de l'imprimerie qui a suscité chez les humanistes, Italiens ou Grecs réfugiés en Italie, une première réflexion méthodologique sur la manière de retrouver, au delà

* *L'Académie des inscriptions et belles-lettres et l'Académie des beaux-arts face au message de la Grèce ancienne*, sous la présidence et la co-direction de J. Leclant et de B. Zehrfuss (Cahiers de la Villa Kérylos 6), Paris 1996, p. 71-85.

1. La *Palaeographia graeca* a été publiée en 1708, mais le titre figure déjà dans le contrat signé le 29 novembre 1706 par Montfaucon et ses éditeurs. Quant au mot français « paléographie », il se trouve dans une lettre de Montfaucon de janvier 1708.

des copies plus ou moins fautives, le texte original des auteurs de la Grèce classique. Du manuscrit unique remis comme copie à l'imprimeur jusqu'à l'effort entrepris pour rassembler et comparer des manuscrits différents, on perçoit, depuis les dernières années du XV^e^ siècle jusqu'à la fin du XVI^e^ siècle, un progrès constant dans la manière d'envisager ce que nous appellerions aujourd'hui une édition critique.

Une nouvelle impulsion sera donnée, au début du XVII^e^ siècle, par les premières grandes éditions des Pères de l'Église, notamment le Saint Jean Chrysostome d'Eton (par Savile, 8 volumes, tous datés de 1612) et, publié en quinze ans, le Chrysostome gréco-latin de Paris (par Fronton du Duc, 6 volumes, 1609 à 1624). Les éditeurs, se trouvant devant un nombre élevé de manuscrits anciens (IX^e^-XI^e^ siècle), ont rencontré des problèmes dont il fallait trouver la solution : déchiffrement des écritures, résolution des abréviations, datation des copies. Chacun s'y prenait à sa manière de façon plus ou moins empirique. Dans une communauté monastique, où le travail se fait en collaboration, la transmission d'un savoir encore artisanal d'une génération à la suivante s'opérait sans difficulté, mais rien n'était codifié.

Il revint à Dom Bernard de Montfaucon la tâche – et l'honneur – de composer le premier traité de paléographie grecque. Si je dis l'honneur, c'est que ce traité, comme Athéna sortie tout armée de la tête de Zeus, s'est révélé du premier coup si pleinement achevé qu'il a fallu attendre plus d'un siècle et demi pour qu'un spécialiste se décidât à composer son propre traité de paléographie grecque, fait sans précédent dans les disciplines humanistes comme dans les sciences exactes. En 1879, Victor Gardthausen rend un bel hommage à son devancier (je le cite en le traduisant) : « La *Palaeographia graeca* est et reste une réalisation des plus remarquables par laquelle une nouvelle discipline non seulement est fondée, mais atteint son accomplissement ; elle est d'autant plus remarquable que Montfaucon n'avait absolument pas de prédécesseur et a tout créé à partir de rien »[2]. Quatre-vingts ans plus tard, en 1961, notre regretté confrère Alphonse
73 Dain pouvait écrire : « C'est en 1708 que Bernard de Montfaucon publia sa *Palaeographia graeca*, donnant du premier coup à cette discipline une forme presque définitive. Ce monument d'érudition dû à l'illustre bénédictin garde sa valeur aujourd'hui. »[3] De tels jugements, joints à ma propre expérience, m'avaient incité à vous parler aujourd'hui de Dom Bernard de Montfaucon et de sa *Palaeographia graeca*. Mais, depuis lors, pensant à ma communication, je me suis instruit sur la vie et l'ensemble des travaux du savant bénédictin[4].

2. V. Gardthausen, *Griechische Palaeographie*, Leipzig 1879, p. 5.

3. A. Dain, dans *L'histoire et ses méthodes* (Encyclopédie de la Pléiade 11), Paris 1961, p. 532.

4. L'ouvrage de base reste celui de E. de Broglie, *La Société de l'abbaye de Saint-Germain des Prés au dix-huitième siècle : Bernard de Montfaucon et les Bernardins, 1715-1750*, Paris 1891, 2 vol. Deux exposés d'ensemble avec la bibliographie ont été donnés par Dom